

ACTUALITE DE LA SCENOGRAPHIE

NOVEMBRE / DECEMBRE 2003

Félicité Wouassi, habite avec beaucoup de force, de sensibilité et d'éclat, les ressorts tragiques et humains du rôle-titre, rythmés par les psaumes (traduits en burkinabé) chantés avec ferveur par le chœur des femmes (musique Ray Lema). Une belle réussite, qui échappe à l'exotisme pour toucher à l'universel et ouvrir sur l'émotion. (En janvier : la Cgée-Marseille, Chalon-sur-Saône, Annecy, Privas ; en février : Les 13 Vents-Montpellier, TNT-Toulouse)

Le Maître et Marguerite

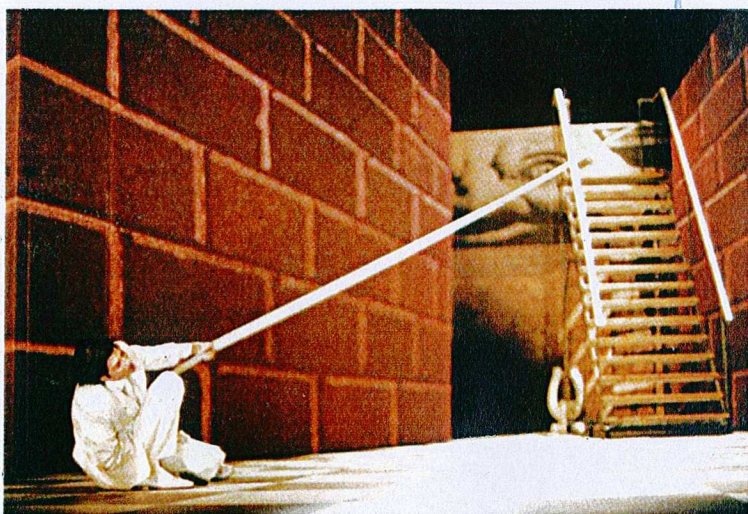
Depuis le milieu des années quatre-vingt, le metteur en scène polonais Krystian Lupa a surtout puisé dans l'écriture

romanesque, pour nourrir sa création théâtrale. Après Musil, Dostoïevski, Broch, ou Bernhard, c'est le chef-d'œuvre de Mikhaïl Boulgakov qu'il porte aujourd'hui à la scène. Des rues moscovites des années trente à la Jérusalem de Ponce-Pilate dans un télescopage d'époques, ce roman croise le réalisme et le fantastique, mêle Dieu au diable, en évoquant le mythe de Faust. Il porte aussi les accents de la voix antitotalitaire d'un auteur dont l'œuvre fut mise sous le boisseau par le pouvoir stalinien. Dans son adaptation (assez libre), sa scénographie tour à tour cadrée ou éclatée, comme dans sa mise en scène, Lupa s'est attaché à éclairer les multiples facettes de ce roman diabolique, avec sa maîtrise affirmée de la scène. Si, parfois, la subjectivité de sa vision de l'œuvre s'avère déroutante, elle trouve une force expressive dans le traitement de son symbolisme, situé entre onirisme, magie noire et réalité. Dans la création d'images comme dans l'introspection des personnages, inscrites dans une fluidité temporelle. Mais, peut-être plus encore que dans les précédents spectacles de Lupa, cette longue représentation illustre l'apport de la trentaine de comédiens inspirés et généreux du Narodovy Stry Teatr de Cracovie, qui exercent durant neuf heures une indéniable fascination. (Odéon-Berthier)

Où boivent les vaches ?

Félix-Jean-Marie Aimé, dit Félix Enne, est un artiste majeur du XX^e siècle. Poète, compositeur, architecte, il reçoit le prix des Arts Décrassants, une lyre de marbre (appelée "Hache"), et se verra confier la réalisation de la fontaine Médicis, "déjà construite". Cette tragi-comédie de Roland Dubillard (créée en 1972 par Roger Blin et interprétée par l'auteur) constitue une interrogation et une remise en question de l'art, en engageant la quête identitaire du poète. À travers ses rencontres avec mère, épouse, fils, reporter, portier, représentant du gouvernement et autre abbé Véniel, le vagabondage de Dubillard passe du réel au rêve, du rêve au cauchemar. Dans une frénésie jubilatoire portée par une inventivité du langage, où un jonglage avec les mots désintègre les codes sociaux et culturels établis. Ironie, dérision, parodie, engagent un rire qui côtoie constamment une mise en abîme plus troublante et inquiétante. Fort de sa rencontre fondatrice avec Dubillard, lors d'une mémorable *Maison d'Os*, Eric Vigner conduit avec beaucoup de justesse et de tension complice, les différentes facettes et les frontières ténues de ce "miroir humoristique" tendu par son auteur. Avec une interprétation tonique et sans faille, emmenée par Micha Lescot (Félix), Hélène Babu, Jutta Johanna Weiss, et un irrésistible Jean-Damien Babin dans le rôle de "l'acteur à tout faire". Tandis qu'au loin meugle la vache Olga.

(CDDB-Lorient, T.N. Toulouse du 8 au 10/01/04, Théâtre du Rond-Point du 15 au 30/4/04)



"Où boivent les vaches ?" de Roland Dubillard, mise en scène Éric Vigner
Photo Alain Fonteray

Variations sur la mort

Cinq personnages semblant surgir du néant prennent tour à tour place sur le plateau blanc rectangulaire, suspendu par Daniel Jeanneteau et Salladhyn Kathir, au-dessus des sièges bas du Théâtre de la Colline. Leurs dénominations : "l'homme âgé" (Axel Bogouslavsky), "la jeune femme" (Bénédicte le Lamer), "le jeune homme" (Guillaume Allardi), "l'ami" (Olivier Bonnefoy), "la fille" (Valérie Dréville). Nous sommes dans la nouvelle pièce de l'auteur norvégien Jon Fosse, que Claude Régy porte à la scène pour la troisième fois depuis 1999. Son écriture,

économique et répétitive, distille en infimes variations du langage, les contours évanescents du monde intérieur d'êtres privés de tout réalisme et de psychologie.

C'est dire que la perception du sens échappe à une relation traditionnelle. Elle naît comme l'indique Fosse "d'une parole sans parole" au cœur de l'abstraction, dans une superposition temporelle.

Claude Régy aborde ce texte comme une partition, dans l'accompagnement de la musicalité et des silences du langage, pour conduire ce passage mouvant entre la vie et la mort, qui tient du songe éveillé sous les lumières affinées et les ombres finement portées de Dominique Bruguière. Un voyage au bout de la nuit, d'une intensité confondante, où la nécessité de comprendre passe après celle de ressentir.

(Théâtre de la Colline)

Et aussi ... *Brautigan*, m.e.s. de Bruno Boëglin, *Les Nuits égyptiennes*, d'après A. Pouchkine et V. Grussov, m.e.s. Piotr Fomenko, *Anatole* de A. Schnitzler, m.e.s. Claude Baqué, scénographie Matthieu Ferry, *À l'ombre des pincesaux en fleurs*, d'Odile Darbelley et Michel Jacquelin, *Médée-Khali*, de Laurent Gaudé, m.e.s. et scénographie Philippe Calvario, *Richard II*, de W. Shakespeare, m.e.s. Jacques Osinski, scénographie Lionel Acat.